

Séance du 10 octobre 1994

LA FERME EXEMPLAIRE DE MATHIEU DE DOMBASLE

par Jean-Paul LEGROS avec la collaboration de Jean ARGELES



M. A. MATHIEU DE DOMBASLE.

Résumé

Mathieu de Dombasle (1777-1843), agronome lorrain, fut un précurseur du machinisme agricole et des concours de charrues. Il fonda une école d'agriculture qui servit de modèle lors de la mise en place ultérieure de l'enseignement agronomique français. Mais en dépit de ses efforts acharnés, il ne réussit pas à créer une exploitation agricole rentable et ne sut pas accroître les rendements. À l'époque on n'avait pas encore compris les bases de la nutrition minérale des plantes et pas découvert les engrais chimiques.

Mots-Clés

Enseignement agricole, Roville-devant-Bayon, ferme modèle, baux ruraux, assolement, rotations, charrue, jachère,

Une époque charnière

La révolution française avait favorisé une lente transformation de l'agriculture. D'une part l'abolissement des privilèges avait soulagé les agriculteurs d'une partie des corvées et taxes dont ils étaient antérieurement redevables. D'autre part, les biens des nobles et du clergé, transformés en biens nationaux, avaient été vendus. Quelques paysans aisés avaient pu se porter acquéreurs même si la bourgeoisie avait été la principale bénéficiaire de l'opération. Tout cela avait amené un certain optimisme et une foi en l'avenir qui se traduisaient par une augmentation de la population rurale. Entre 1826 et 1836, le taux de fécondité, hors les villes, dépassait trois enfants et demi par mariage. En 1841, la campagne française était riche de vingt-sept millions d'habitants, chiffre qu'elle n'avait jamais atteint avant. C'était un maximum. Après quoi ce sera le déclin [AGULON et al, 1976]. En fait, compte tenu des rendements agricoles de l'époque, il faut parler de surpopulation. Les signes de cet état étaient visibles. La terre se trouvait divisée à l'excès. Beaucoup de paysans étaient propriétaires de parcelles minuscules et enclavées ce qui générait des droits de passage et des servitudes multiples. Faute de gros rendements, il fallait défricher tous les terrains disponibles. En Cévennes et ailleurs, les terrassettes de culture partaient à l'assaut des montagnes. Dans ces conditions, des aléas climatiques, même peu importants, provoquaient des disettes. Enfin et surtout, placés dans des conditions de survie et condamnés à travailler sans interruption, les petits agriculteurs n'avaient guère le temps de réfléchir aux nouvelles techniques et de se consacrer à leur mise en œuvre. L'agriculture gardait donc un caractère archaïque. En particulier, dans toute la moitié nord de la France on pratiquait l'assolement¹ triennal ancien. Celui-ci correspondait au système suivant [BOULAIN, 1992] : la première année, on semait du froment ou du seigle ; la seconde année on introduisait une culture dite de mars (orge ou avoine) ; la troisième année, le champ était laissé en jachère. Plus précisément, on y parquait un maigre bétail, particulièrement des moutons capables de brouter les chaumes et les graminées qui poussaient entre deux labours. Une année sur trois semblait ainsi perdue. Cet assolement triennal était techniquement dépassé. D'autres successions de cultures étaient envisageables pour permettre la suppression de la jachère. En particulier, on pouvait songer à introduire un assolement plus moderne du type : plante sarclée puis céréale puis prairie artificielle. Pour les propagandistes du nouveau système, la prairie artificielle, plus productive que la jachère, permettrait d'entretenir un bétail plus nombreux, donc d'obtenir du fumier, donc d'accroître le rendement des productions céréalières. Ainsi, la production et l'emploi du fumier semblaient, à cette époque, le moteur de toute la production agricole. Pour mettre en place un tel assolement, il suffisait, en principe, de s'inspirer de l'exemple des Flandres comme l'avaient déjà fait les Anglais [LE ROY LADURIE, 1975]. Cependant, cela supposait une remise en cause complète du système d'exploitation des terres, pour au moins trois raisons car la jachère était justifiée, dans le contexte de l'époque.

¹ Les agronomes modernes, dans un tel cas, n'utilisent pas le mot "assolement" mais le mot "rotation".

- D'abord, elle était travaillée à plusieurs reprises au cours de l'année. Cela servait à enfouir les mauvaises herbes, c'est-à-dire à nettoyer la terre pour qu'elle reste apte à porter des céréales dont les graines comestibles ne devaient pas être mélangées de graines étrangères, inutiles ou dangereuses. À l'époque, l'opération était essentielle car il n'y avait pas d'herbicides.

- Ensuite, la jachère était organisée et utilisée de manière communautaire parce qu'il était impossible de clôturer tous les champs minuscules pour y faire paître séparément les bestiaux de chaque propriétaire ! Les paysans d'une commune mettaient donc en jachère, la même année, toutes leurs parcelles appartenant à la même zone géographique. Les enfants du village y conduisaient alors le troupeau collectif. Les plus petits propriétaires, ceux qui n'avaient presque pas de terrain, trouvaient avantage dans ce système. Au moins pouvaient-ils posséder quelques chèvres ou moutons et les faire profiter de cette vaine pâture collective. C'est bien pourquoi beaucoup de paysans s'étaient opposés au partage des communaux à la Révolution. Ces derniers ont souvent subsisté jusqu'en 1848. Ainsi, la suppression de la jachère et son remplacement par des prairies artificielles, ne pouvait-elle se faire sans de profondes transformations sociales. Il fallait que la propriété du sol devienne tout à fait privée et que les champs soient plus grands. Cela pouvait être obtenu par la contrainte d'un remembrement imposé ou par la lente dépopulation de la campagne amenant un regroupement naturel des propriétés.

- Enfin, le passage de deux années de céréales (assolement ancien) à une seule année (assolement moderne) supposait le doublement des rendements, si on voulait continuer d'offrir à la population la même quantité de pain que par le passé. Or le fumier seul ne permettra pas d'y arriver malgré des tentatives d'utilisation à doses massives. Le calcul des propagandistes de l'assolement nouveau était donc partiellement faux. On s'en apercevra plus tard...

Face à ces contraintes à la fois techniques et sociales, la modernisation de l'agriculture sera longue et difficile. Heureusement, des facteurs de progrès apparaissent à l'aube de ce XIXe siècle. En particulier, une bourgeoisie éclairée, commence à s'intéresser aux choses de la terre. Elle n'est pas spécifiquement française, bien au contraire. Les précurseurs de l'agronomie moderne sont anglais ou allemands. En Angleterre le plus grand d'entre eux est Arthur Young dont les écrits font référence, au plan européen, entre 1768 et 1809. Il est traduit en français et en allemand. En Prusse, le plus célèbre agronome est Albrecht Thaer, auteur de différents ouvrages, admirateur de Young et fondateur en 1804 d'une école d'agriculture qui compta en Europe à cette époque [MONTYON et FRANKLIN, 1836]. Cette institution est établie à Moëglin, près de Berlin, sur un domaine mis à disposition par le Roi de Prusse. En 1818 Schwertz, un autre agronome d'importance, organise l'Institut de Hohenheim, dans le Wurtemberg. Les Français découvrent ces hommes et leurs idées dans des traductions. Peu à peu une sorte d'engouement apparaît chez les intellectuels pour les choses de la terre. On comprend que l'agriculture n'est pas à envisager sous l'angle de la tradition et de la routine. C'est une discipline complexe qui peut être abordée rationnellement. On doit calculer avec précision les fumures, les rendements, les rations du bétail et la rentabilité de la ferme. Il faut optimiser le calendrier agricole, l'emploi des hommes, des animaux de trait et des machines. Gérer une propriété apparaît bientôt comme un jeu intellectuel subtil, un contact avec la nature, un métier passionnant. C'est même une activité de notable dont on peut rendre compte dans des Sociétés

d'Agriculture peuplées des meilleurs esprits. Les initiés sont enthousiastes ! Ils veulent faire partager leurs joies, leurs connaissances et surtout leur démarche c'est-à-dire leur approche moderne des problèmes agricoles. C'est la une attitude de chercheur et peut-être même d'apôtre d'une nouvelle religion ! Ainsi, les efforts les plus insurmontables doivent-ils être entrepris, même s'ils risquent de durer toute une vie. Beaucoup d'agronomes du début du XIXe siècle poursuivent leur tâche jusqu'à la ruine complète de leur santé et de leur fortune [LEGROS et ARGELES, 1986]. On ne comprendrait rien à leur histoire si on oubliait qu'ils sont animés avant tout par la passion de leur nouveau métier. C'est dans ce contexte et sur cette trajectoire que s'inscrit l'histoire de Mathieu de Dombasle.

Un homme courageux marqué par le destin

Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle est né le 26 février 1777 dans un hôtel particulier de la rue Stanislas à Nancy. Aucune bonne fée ne s'est penchée sur son berceau car il va, tout au long de sa vie, connaître une série impressionnante de malheurs. Certes, il est d'une bonne famille. Son grand père, un certain Mathieu fit une brillante carrière : anobli en 1724, il fut successivement Trésorier de l'Hôtel de Lorraine, Receveur Général puis Grand-Maitre des Eaux et Forêts du Duché de Lorraine. A la génération suivante, l'ainé des six enfants hérita les biens paternels et la charge de Grand-Maitre des Eaux et Forêts. Celui-là acheta la terre de Dombasle dont le nom fut ajouté au sien suivant l'usage de l'époque. A la troisième génération, Christophe, dont nous allons évoquer la vie, était l'ainé de trois fils. L'aisance et même la richesse auraient pu être son lot. Mais, nous l'avons dit, il n'était pas né sous une bonne étoile. D'abord la révolution prive son père de sa charge et donc d'une partie de ses revenus. Ensuite Christophe qui, pendant la même période, se trouve dans un collège de bénédictins, doit renoncer à ses études à l'âge de treize ans car l'établissement est fermé lorsque la Convention décrète la suppression des ordres religieux. Le jeune homme se forme seul, à force de courage et de volonté. Il lit beaucoup et s'intéresse en particulier à la chimie. Pendant un voyage à Paris, il est atteint par la petite vérole et gardera un visage cruellement marqué. Plus tard, il est victime d'un accident. La voiture dans laquelle il se promène se renverse et la lourde roue de fer lui passe sur la jambe. Il boitera donc toute sa vie. Son caractère devient taciturne et ses maux d'estomac fréquents ! Son père, pour dissiper ses peines le marie en 1803 avec la fille d'un ami. Le bonheur familial ne dure guère plus de quatre ans. Madame Dombasle donne à son mari un fils et une fille puis meurt sitôt après.

En 1810, Christophe Mathieu de Dombasle, qui a donc trente-trois ans voit dans les événements du temps l'occasion de prendre une revanche sur l'adversité et de prouver sa valeur. C'est la période du blocus continental. L'importation de cannes est impossible et la France manque de sucre. Un certain nombre de chimistes ou agronomes, dont Dombasle, se lancent en Europe dans l'extraction et la cristallisation du jus de betterave. Le 4 décembre 1810, notre héros achète le domaine de Monplaisir près de Vandoeuvre, dans la banlieue sud-ouest de Nancy. Il y construit une usine d'extraction. Il fait l'acquisition de parcelles complémentaires autour des bâtiments. Il achète aussi le droit d'utiliser les ressources en eau du voisinage. Tout cela lui coûte à peu près 300.000 francs, somme considérable représentant la valeur de mille chevaux de trait. L'usine produit trente tonnes de

sucre. Mais, tout le stock n'est pas vendu à la fin du blocus quand les cannes réapparaissent et font chuter la valeur du sucre de 12 francs le kilo à 1,20 F. Cette fois Dombasle est ruiné. Il ne trouve même pas à vendre l'usine qui, vide, reste à sa charge. Ses dettes sont importantes. Il doit une forte somme à sa famille et mettra plusieurs années à l'acquitter. Certains contemporains pensent que son père, décédé en 1816, mourut de chagrin. Comme l'écrivit en 1874 Édouard Bécus, biographe à qui nous avons empruntés les renseignements qui précèdent sur Dombasle : « *Ce fut après ces événements malheureux que Mathieu de Dombasle mit dans ses études une persévérance qui ne se démentit plus et qui nous a valu l'un des plus grands agronomes de l'Europe* ». Cependant, les bâtiments de l'ancienne usine ne sont pas tout à fait inutiles. Dombasle y installe un petit atelier de perfectionnement d'instruments agricoles où il améliore des outils qu'il fait venir de Suisse, de Belgique ou même d'Angleterre.

En 1817 Dombasle se fixe at Nancy, dans un faubourg. Il travaille durement et publie des articles et des brochures à caractère agronomique : cristallisation du sucre, fabrication de l'eau-de-vie de pomme de terre, fonctionnement de différents types de charrues etc. Surtout, en 1821 il publie le "*Calendrier du Bon Cultivateur*", livre en format de poche, donnant les bonnes recettes pour bien cultiver la terre tout au long de l'année. L'ouvrage a un succès considérable. La popularité de l'auteur grandit ; il est nommé président de la toute nouvelle "Société Centrale d'Agriculture de Nancy". Il apprend l'anglais, l'allemand et l'italien pour lire, dans le texte, les agronomes étrangers. En 1821 il traduit un ouvrage de Thaer sous le titre "Description de nouveaux instruments de culture les plus utiles" [MONTYON et FRANKLIN, 1836].

L'installation à Roville

Mathieu de Dombasle, désormais connu, aurait pu continuer une vie tranquille et bourgeoise, émaillée de quelques honneurs et de beaucoup de satisfactions intellectuelles. Mais, il fait partie de ces apôtres de l'agriculture dont on voit bien qu'ils sont résolus aux plus grands sacrifices pour faire triompher leurs idées. Il a envie de fonder et de faire fonctionner une ferme modèle pour donner aux agriculteurs de l'époque l'exemple d'une culture conduite de la meilleure façon possible. Selon la terminologie alors en vogue, il s'agit d'une ferme exemplaire et non pas d'une ferme expérimentale, même si quelques expériences y seront conduites. L'exemplarité est une idée du temps. Chaptal n'écrivait-il pas en 1823 : "*Le reproche qu'on fait chaque jour à l'homme des champs de son indifférence à adopter de nouvelles méthodes ne me paraît pas fondé ; il veut d'abord voir et comparer, car il n'a ni les lumières ni les moyens nécessaires pour apprécier d'avance, par lui-même, les avantages qu'on lui propose , il conserve donc ses habitudes jusqu'à ce qu'un voisin plus riche et plus éclairé lui présente, par une nouvelle culture, des résultats plus avantageux que les siens. L'exemple est la seule leçon profitable au paysan ; lorsqu'on le lui met sous les yeux et qu'il est convaincu, il ne tarde pas à le suivre...*".

Cette ferme exemplaire sera située à Roville-devant-Bayon, petit village des bords de la Moselle, à trente-deux kilomètres de Nancy, sur la route d'Épinal. La propriété appartient à Antoine Bertier et à son fils Thomas. Les Bertier ont fait fortune à Saint-Domingue. Ils ont acheté la ferme de Roville, à leur retour en France,

en 1795, c'est-à-dire avant la révolte des noirs aboutissant à la ruine de beaucoup de colons. Antoine Bertier est un homme dynamique et son domaine est bien organisé. En particulier, il a constitué un superbe troupeau de moutons mérinos, à partir de souches importées d'Espagne. Mais cet homme a une santé chancelante et il cherche un fermier. Le métayer qu'il emploie laisse les terres se salir de mauvaises herbes et ne lui donne donc pas satisfaction.

Dombasle et Bertier se connaissent. Bertier est membre de la Société d'Agriculture dont Mathieu de Dombasle est président. De plus, deux des frères de Dombasle ont épousé des filles Bertier, apparentées aux précédents.

La propriété de Roville est intéressante car elle représente plus de 186 hectares. Surtout, elle est située dans l'un des rares villages de la contrée qui a été remembré en 1770 par un homme éclairé, le Marquis de la Galaisière, Intendant de Lorraine. Les parcelles du domaine sont donc de belle taille : cinq, dix ou même vingt hectares. Dombasle pourra y organiser des assolements modernes. Alors, on voit cette chose peu commune pour l'époque : un Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle devenir fermier d'un simple Bertier...

Mais, pour établir une ferme exemplaire et la mettre en état de marche, il faut des capitaux. Or, des tentatives infructueuses montrent rapidement qu'on ne peut pas compter sur les pouvoirs publics. Par ailleurs, Mathieu de Dombasle n'a pas d'argent. On décide donc de créer une société regroupant des actionnaires et de lancer une souscription. L'article premier de l'acte de souscription précise les objectifs agronomiques de l'opération. Mathieu de Dombasle doit donner l'exemple d'assolements raisonnés, introduire des prairies artificielles, exclure la jachère, employer de la marne et des engrais, installer une distillerie de pommes de terre, tester des instruments de culture perfectionnés et, dès que possible, établir un institut agricole destiné à l'instruction des fils de propriétaires et de cultivateurs. La souscription est lancée le deux septembre 1822. Il faut placer 90 actions de 500 F soit 45 000 F au total. À l'époque la valeur moyenne d'un bœuf est de 200 F. On ne peut donc espérer séduire des petits porteurs. Dans un premier temps on récolte seulement 24 000 F. Les quelques souscripteurs sont des gens importants, souvent des nobles en relation avec Dombasle ou des grands bourgeois de Nancy. On compte parmi eux le duc d'Angoulême, le duc de Choiseul, le comte de Gourcy, le marquis de Pange et d'autres encore. Mais ils ne suffisent pas. Villeneuve-Bargemont, préfet de la Meurthe, apporte son aide et relance la souscription en lui faisant une large publicité. Il sollicite même ses collègues des autres départements. En dépit des efforts, on n'arrive pas à placer plus de cinquante-huit actions. Pour que l'affaire n'échoue pas, Bertier se porte acquéreur des trente-deux actions qui restent. Les actionnaires ne font pas nécessairement une mauvaise affaire. Leur capital est placé à 5 %. Il est remboursable en dix ans à partir de la cinquième année. Il est garanti en cas de faillite : les objets mobiliers de l'exploitation servent de gage et Bertier renonce à son privilège de premier créancier. En cas de décès de Mathieu de Dombasle avant remboursement intégral, les héritiers de celui-ci devront prendre la suite du bail ou bien assurer sa liquidation en soldant leur dette éventuelle. Une commission permanente de trois membres est instituée. Elle aura le droit de prendre connaissance, aussi souvent qu'elle le désirera, de toutes les opérations de l'établissement, ainsi que des livres de comptabilité. Les comptes devront être très précisément tenus. Enfin, une assemblée générale annuelle des actionnaires est prévue pour juger, à période fixe, le bilan d'activité.

Le capital est donc acquis même si Dombasle le trouve un peu insuffisant. Mais il reste une formalité importante à accomplir : c'est de signer un bail de location avec Bertier. Ce bail est établi avec un incroyable luxe de détails. Il ne comprend pas moins de quarante-neuf articles représentant soixante pages imprimées. Les parties souhaitent que ce texte soit exemplaire et serve de modèle pour régir les relations propriétaire-fermier. Ils le disent d'ailleurs dans le préambule de l'article 46. En particulier, plusieurs alinéas ont pour objet d'obliger le preneur à se comporter en novateur. Comme indiqué par ailleurs dans l'acte de souscription, il doit utiliser des assolements modernes, recourir à la fertilisation, à l'irrigation, etc. Le bail est établi pour une période de vingt ans (1823 à 1843), ce qui est une durée de longueur très inhabituelle. Dans ce cas aussi il s'agit de montrer l'exemple et d'éviter d'instituer un de ces baux trop courts qui rassurent les propriétaires mais incitent les fermiers à renoncer à tous les investissements coûteux pourtant nécessaires à la bonne marche de l'exploitation.

Le loyer, le canon comme on dit à l'époque, est indexé sur le prix des céréales et représente l'équivalent en argent de 240 hectos de blé et 360 hectos d'avoine, avec toutefois un plafond établi à 6 000 F. Cela représente 3,2 hectos en moyenne, par hectare. C'est beaucoup car l'habitude de l'époque, autant qu'on puisse la connaître, est de demander seulement 2 hectos par hectare loué. Il est vrai que des bâtiments d'exploitation sont mis à la disposition du fermier, en plus des terres. Mais Dombasle a accepté différentes charges qui s'ajoutent au loyer principal.

D'abord, une somme de 1 950 F est due, chaque année, pour la jouissance laissée au fermier du troupeau de 300 moutons. Une autre de 1 500 F représente les intérêts annuels à verser aux actionnaires. Une autre, de 1 200 F, correspond au loyer des terres appartenant à Bertier fils. Une autre, de 750 F, est produite par les intérêts des sommes investies par Bertier sur l'exploitation au départ de la location.

Ensuite Dombasle accepte de fournir des prestations en nature. Comme Bertier conserve à proximité de la ferme une habitation et un vignoble, le bail prévoit le transport par le fermier de cent dix voitures de fumier jusque dans les vignes. Il faudra aussi conduire le vin au vendangeoir et même prêter chaque année au propriétaire l'argent pour payer les impôts fonciers de celui-ci, ce qui revient à avancer la date de versement d'une partie du canon annuel.

En troisième lieu, les risques sont pour Dombasle. En effet, le bail qu'il voulait idéal, a un défaut capital, révélé par l'expérience. Le fermier, qui paye sur la base d'une récolte déterminée en volume, est le seul touché si les rendements sont insuffisants. De plus, en année défavorable, les céréales manquent et leur prix augmente. Ainsi, l'année où le fermier obtient une faible récolte est justement l'année où sa contribution a le plus de valeur ! Par ailleurs, une formule compliquée permet de calculer comment se répartiraient les pertes si, par exemple, 300 moutons venaient à disparaître par "l'effet d'un pillage ou incendie résultant de faits de guerre ou d'émeute". Dans ce cas, Bertier payerait 50 bêtes et Dombasle 250.

Enfin, à la cessation du bail, Dombasle devra rendre une propriété en état parfait. Il s'engage en particulier à planter des arbres tout autour de quatre parcelles et le long du ruisseau. S'il installe des houblonnières au cours des cinq dernières

années du bail, il devra les laisser au bailleur en pleine production et convenablement garnies de perches sur plus d'un hectare.

Tout cela est considérable et même dangereux ! Certes Dombasle escompte des rendements importants pour l'époque : 16 hectos pour le blé et même 24 pour l'avoine. Mais les obtiendra-t-il ? La réponse peut être donnée immédiatement : elle est négative ! Entre 1829 et 1835, dans une période où la ferme est rénovée et la production en régime de croisière, le rendement moyen en blé de la ferme est de 14,3 hectos soit 11 quintaux seulement (la conversion hectos/quintaux est faite sur la base des chiffres donnés par Dombasle et mesurés sur ses propres céréales). L'hecto valant en moyenne 18 F à l'époque, on peut calculer que Dombasle doit récolter chaque année 900 hectos de céréales pour payer ses dettes, avant même de songer à amortir ses charges de personnel et de fonctionnement. Cela représente la production de soixante-trois des meilleurs hectares de ses terres. Cet homme est donc condamné, dès le départ à vivre chichement de ses productions annexes : troupeau de moutons, pommes de terre et surtout fabrique d'instruments. Même si toutes les dispositions du bail ont été établies en accord avec l'agronome, il n'en reste pas moins que celui-ci se trouve enfermé dans un grand nombre de contraintes économiques, administratives et techniques.

Il est juste d'ajouter que Bertier n'a pas tous les avantages. On sait qu'il a renoncé, au moins partiellement, à sa position de premier créancier. Il indique dans le bail, qu'il touchera son fermage seulement si les actionnaires peuvent être d'abord payés. Il est lui-même porteur du plus grand nombre de parts. Il pourrait donc perdre sa mise de fonds en cas d'échec de Dombasle.

Au total, tous prennent des risques : les actionnaires, le propriétaire et le fermier. Il est dans l'esprit du temps de se battre pour assurer le progrès de l'agriculture.

Le fonctionnement de la ferme

Dombasle est maintenant à pied d'œuvre. Il a quarante-six ans lorsqu'il prend possession de la ferme. La propriété est en mauvais état. En particulier, les terres sont envahies de mauvaises herbes. Pour détruire celles-ci, il faut multiplier les labours et différentes façons culturales. Par ailleurs, le bail prévoyait que les récoltes sur pied au moment de l'entrée en jouissance seraient coupées au bénéfice du propriétaire. Le preneur a donc une première année très déficitaire car, pour assurer l'entretien hivernal de son bétail, il doit acheter le foin et la paille nécessaires. Les actionnaires apprennent, lors de leur première assemblée générale, le 20 septembre 1824, que les pertes s'élèvent à 12 394 F soit plus de 27 % du capital qu'ils ont investi. Certes, en fin de bail, la récolte sur pied appartiendra au fermier et à ses créanciers, mais pour toucher l'argent correspondant, il faudra attendre vingt ans !

Avec de grands efforts, Dombasle crée la ferme exemplaire donc il rêvait. Pour cela il s'inspire de quelques principes directeurs. D'abord, il s'entoure d'une quinzaine d'hommes et met sur pied une organisation presque militaire. Le personnel, et particulièrement les journaliers employés en période de récolte, sont

placés sous les ordres d'un chef de main-d'œuvre. Il s'agit d'un homme de confiance qui travaillait déjà pour Dombasle dans la manufacture de sucre. Un chef d'attelage, le propre fils de Dombasle, dirige les conducteurs de chevaux et de bœufs. Un commis particulièrement sérieux tient la comptabilité. Les pages dans lesquelles Dombasle explique comment il commande son petit monde sont très intéressantes et révèlent un esprit, certes autoritaire, mais lucide et ouvert pour l'époque. Il écrit par exemple : *"On trouve partout, parmi les simples habitants des campagnes, des hommes d'un sens droit, et souvent très intelligents qu'il est facile de plier aux habitudes qu'on veut leur faire prendre"*. Il ajoute un peu plus loin : *« Il est absolument indispensable que tous les hommes qu'on emploie soient satisfaits de leur sort, sans cela, il n'y a aucun bon service à attendre d'eux »*. Et encore : *« Beaucoup de fermeté dans le commandement n'est pas du tout incompatible avec une grande douceur de manière »*. Mais il n'a ni illusion ni tentation démagogique. Il indique : *« Parmi les hommes de cette classe, il en est très peu qui soient susceptibles de s'attacher à l'homme qui les emploie par un véritable sentiment d'affection : c'est donc peine perdue que de chercher à remuer cette corde-là »*.

Le second principe directeur de l'action de Dombasle est la tenue d'une comptabilité "en parties doubles" très détaillée. Il a l'ambition, de mesurer ce que lui coûte et ce que lui rapporte chaque chose de la ferme. Pour cela, il lui faut mesurer et estimer la valeur financière de tous les flux de matière qui circulent d'un endroit à un autre dans l'exploitation. Chaque poste a son livre de compte avec entrées et sorties, c'est-à-dire débit et crédit. Par exemple, un porc consommé sur la ferme par le personnel est estimé au cours du marché pour être porté au crédit du compte "cochons" et au débit du compte "ménage". Mais cela va très loin, au moins dans les premiers temps du fonctionnement de la ferme. Ainsi les vaches sont créditées du lait qu'elles débitent tandis que leurs veaux sont débités du lait qu'ils ingurgitent. C'est bien complexe ! Cependant, Dombasle prétend qu'avec l'habitude, une telle comptabilité se fait facilement et vite. Surtout, grâce à cela, il rationalise ses actions. Par exemple, il détermine s'il vaut mieux vendre directement le lait ou faire du beurre et s'il vaut mieux vendre les veaux jeunes ou les engraisser.

Le troisième principe de Dombasle est d'accorder beaucoup de prix à l'expérience et à l'observation. Il écrit : *"La Science agricole m'a été plus nuisible qu'utile dans les premières années de l'exploitation et jusqu'à ce que j'eusse acquis assez de pratique pour me diriger dans l'application des doctrines que j'avais puisées dans les livres."* Il ajoute aussi : *"Les théories deviennent le guide le plus trompeur pour celui qui ne sait pas appeler à son secours l'observation des faits"*.

Le dernier principe qui caractérise, selon nous, l'action de Dombasle est son approche très moderne de la notion de rendement et de rentabilité. Pour lui, comme pour les agronomes de notre époque, le bétail le plus intéressant n'est pas le plus beau et le plus gros, c'est-à-dire celui qui gagne les concours agricoles ; c'est au contraire un bétail plus petit qui donne le meilleur rendement dans la conversion entre herbe consommée et viande produite. De même, la meilleure charrue n'est pas la plus grosse et la plus puissante ; c'est celle qui valorise le mieux l'effort de traction. Ce qui compte pour Dombasle c'est le nombre d'hectares labourés dans un temps donné avec un nombre déterminé de chevaux ou de bœufs . De ce point de vue,

trois petites charrues tirées chacune par deux bœufs sont sans doute plus efficaces qu'une grosse tirée par six bœufs.

Roville fonctionne. Visitons la ferme le 26 octobre 1824, à l'invitation de Dombasle. Ce jour-là, cent-un journaliers sont employés depuis l'aube à ramasser les pommes de terre. Ils sont répartis en deux groupes opérant d'un côté et de l'autre du même champ, sous la conduite du chef de main-d'œuvre. Cinq laboureurs sont au travail avec leurs attelages de bœufs. Trois hommes battent le blé à l'aide d'une machine mue par un manège où tournent des chevaux. Mais, en début d'après-midi, la pluie menace. Il faut rentrer rapidement les pommes de terre et surtout la graine de betterave. Les bœufs qui ont labourés sont fort fatigués et laissés à l'étable. Les tombereaux sont alors attelés de chevaux nerveux. On organise une rotation. Les véhicules en voie de chargement ou de déchargement sont dételés et entourés par des hommes. Les chevaux peuvent repartir immédiatement pour un nouveau voyage car des tombereaux prêts les attendent. Pendant ce temps, l'irrigateur cure les rigoles des prés. Le berger surveille ses moutons dans un pâturage. Les vachers sont à l'ouvrage dans l'étable. Les maréchaux sont à la forge ou plus exactement dans la fabrique d'instruments aratoires que Dombasle a transférée de Nancy. Cinq hommes s'activent dans la distillerie ou la fabrication d'alcool de pomme de terre a commencé. Dombasle a, dit-il, établi son quartier général au milieu de la cour de ferme. C'est de là que partent ses ordres qui sont parfaitement exécutés², sans confusion et sans hésitation sur le travail à faire. Enfin, le soir est là. Le maître compte avec satisfaction les sacs de grains rentrés et battus, maintenant stockés au sec dans le grenier. Chacun peut prendre quelques heures d'un repos mérité.

Ces efforts quotidiens vont durer vingt ans. Dombasle publie le compte rendu de ses travaux dans les Annales de Roville. Il s'agit d'une série de neuf volumes de 500 ou 600 pages chacun. Grâce à cela on connaît bien le fonctionnement de la ferme et l'évolution des idées de Dombasle. Cependant, aucun volume ne paraîtra après 1837, Dombasle apparaissant découragé par toutes les difficultés qu'il a rencontrées. Ainsi sait-on peu de choses sur les cinq dernières années d'exploitation et l'exact bilan de l'expérience de Roville est impossible à tirer, en particulier sur le plan financier. En publiant de telles Annales Dombasle s'inspire, à l'évidence, de l'allemand Thaer qui avait édité périodiquement des "Annales de l'agriculture". La lecture de ces ouvrages est passionnante... et quelquefois un peu triste. L'argent fait défaut. Le capital initial de 45 000 francs est insuffisant. Il faut lancer une nouvelle souscription pour le porter à 60 000 francs au total. C'est encore trop peu et la ferme manque de liquidités. À certaines époques Dombasle n'a pas même devant lui de quoi acheter un cheval de 300 francs. L'exploitation tourne donc avec environ 20 000 francs prêtés par les banques ce qui induit des frais financiers. Dombasle écrit : "*Compter sur les bénéfices pour compléter un capital insuffisant est le calcul le plus erroné, car le capital est la condition la plus indispensable à la création de ces bénéfices*". Par ailleurs, une certaine malchance s'en mêle. Des sécheresses réduisent à peu de choses la production de froments en 1825, 1826 et 1827.

Par ailleurs Dombasle a des soucis familiaux. Mais il est difficile de comprendre ce qui se passe car, dans les Annales, il reste d'une extrême discrétion sur sa vie privée. En fait, en 1826, sa fille se marie avec monsieur Barthélemy Busco

² Là où il fallait plus de cent personnes pour faire tourner une exploitation de moins de 200 ha, il n'en faut plus que 2 aujourd'hui !

qui loue une très grosse ferme au Verneuil, dans le Maine et Loire. Elle quitte donc son père. Son frère part avec elle pour aider au fonctionnement de l'exploitation³. Dombasle qui a perdu sa femme, reste seul et est très affecté.

Cette accumulation d'événements défavorables provoque chez lui, en 1827, ce qu'il appelle une grave maladie nerveuse. Elle freine ses activités cette année-là. Mais cet homme est d'un courage hors du commun. Il continue. Les malheurs ne cessent pas pour autant. Une épizootie anéantit, en 1832, la moitié du troupeau de moutons qui compte alors plus de sept cents têtes. La situation financière est désespérée. Pour la première fois, le Gouvernement intervient. Il commande à Dombasle quatre-vingt-sept instruments aratoires représentant 8 024 F. Il accorde une première subvention de 4 000 F puis une autre de 18 000 F. L'année suivante, il distribue une dizaine de bourses pour encourager des élèves à venir suivre l'enseignement payant que Mathieu de Dombasle a organisé à Roville. C'est donc une autre forme d'aide accordée à l'établissement. Enfin, Dombasle emprunte 15 000 F à une banque et retarde de 2 ans le remboursement d'actions par tirage au sort.

Enfin, dernier et principal malheur, le fils Dombasle meurt en 1838.

Mesuré à l'aune de la rentabilité, la tentative de pratiquer une agriculture moderne est un échec. Plusieurs raisons sont en cause. D'une part, les connaissances scientifiques de l'époque sont insuffisantes. Certes on connaît le rôle bénéfique du fumier, du purin et des cendres sur les cultures. On commence aussi à penser que les plantes absorbent des éléments minéraux. C'est bien pourquoi on leur administre, expérimentalement et un peu au hasard, différents sels dont le sulfate de calcium (plâtre). Mais on ne sait pas encore qu'azote, potasse et acide phosphorique sont les éléments essentiels pour obtenir une bonne production végétale et, au-delà, une bonne production animale. Ainsi donc, Dombasle travaille ses terres avec amour. Il n'hésite pas à labourer trois ou quatre fois avant de semer. Il désherbe avec un soin maniaque. Il surveille ses animaux. Il exhorte ses gens au travail. Il calcule et mesure tout dans l'espoir de trouver le chemin de la rentabilité. D'une certaine façon, Dombasle est animé d'une foi quasi religieuse l'amenant à penser que le Ciel, en définitive, récompensera ses efforts. L'un des actionnaires de Roville écrit d'ailleurs : *“Les terres ne peuvent se montrer ingrates envers un homme qui consacre sa vie à les améliorer et à les embellir”*. Mais rien n'y fait ; il ne peut obtenir l'essentiel c'est-à-dire une augmentation des rendements ! En dépit des soins attentifs qu'il accorde à chaque culture, Dombasle réussit à peine mieux que ses contemporains. La moyenne de l'époque est à 9,6 quintaux pour le blé. La sienne ne dépasse pas 11 quintaux. Certains propriétaires avec lesquels il est en relation et qui bénéficient de bons sols, atteignent même quinze ou seize quintaux, les bonnes années.

D'autre part, Dombasle éprouve de graves difficultés avec l'assolement moderne, tant en ce qui concerne les plantes sarclées que les prairies artificielles. En effet, il ne réussit pas à valoriser les vingt hectares de pommes de terre qu'il récolte chaque année. L'alcool qu'il obtient par distillation se vent mal et, en 1828, il se

³ Les jeunes gens sont expérimentés. Ils se ruineront. Busco partira en Égypte, peut-être pour essayer de se renflouer. Il mourra au Caire en 1835. Sa femme reviendra vivre auprès de son père puis elle se remariera.

résout à fermer la distillerie puis à brader le matériel de celle-ci. Il passe alors à la culture de la betterave. Par ailleurs, les luzernières qui constituaient l'essentiel de ses prairies artificielles périclitent entre 1828 et 1830. Il revient partiellement à la jachère !

Mais Dombasle, au-delà de cet échec concernant la rentabilité, a apporté de superbes contributions au progrès de l'agriculture. Cela justifie qu'on s'intéresse encore à cet homme ; il est temps de dire pourquoi.

L'institut agricole

On sait que le bail de Roville prévoyait l'organisation d'un Institut destiné à donner une formation agricole à des fils de propriétaires. Au départ Dombasle n'est pas très favorable à cet objectif. Il fait remarquer qu'il est déjà très occupé et qu'il lui serait certainement difficile de prendre en charge des élèves. Puis il change d'avis, moins sans doute pour appliquer les termes du bail que pour trouver un auditoire susceptible d'observer et de propager les bonnes méthodes agricoles. En plus, l'enseignement est payant et les élèves vont lui rapporter quelque argent. Les premiers jeunes gens sont admis en septembre 1824. Les seules conditions de niveau exigées d'eux à l'entrée sont de savoir lire, écrire et compter.

L'enseignement n'a pas une structure classique même si Dombasle trouve de temps à autre quelques spécialistes pour donner aux étudiants des rudiments de botanique, minéralogie, comptabilité, géométrie appliquée et art vétérinaire. D'ailleurs l'argent manquerait pour payer des professeurs attirés. Non, l'essentiel de l'instruction est constitué par l'observation, faite en présence du Maître, de la marche de l'exploitation. Chaque matin, six élèves, choisis par Dombasle, le suivent dans son inspection de la ferme. Leur seul droit est d'observer, parfois de poser des questions si cela ne dérange pas le fonctionnement des services. Cette méthode d'enseignement ressemble à "la visite" telle qu'elle est pratiquée de nos jours dans les hôpitaux par le "Patron" suivi de ses "externes". Le soir, les élèves assistent à "l'ordre", c'est-à-dire aux comptes rendus journaliers faits par les différents chefs de culture. Ensuite Dombasle organise une conférence. Concrètement, il disserte, sans préparation, sur les questions posées par les élèves. Il préfère, dit-il, hésiter ou même ne pas répondre plutôt que de donner à son enseignement une structure formelle. Pour lui, l'essentiel est de remplir le vide que laisse nécessairement l'instruction puisée dans les livres. En bref, les élèves sont surtout invités à l'imiter. Il trouve beaucoup de satisfaction à ces contacts avec la jeunesse. Celle-ci apprécie également ce type d'enseignement et l'assiduité aux conférences est proche de cent pour cent. Mais Dombasle permettrait-il qu'il en soit autrement ?

À peu près vingt étudiants ou plus exactement stagiaires fréquentent l'Institut Agricole chaque année. Ils sont logés chez l'habitant ce qui apporte une certaine prospérité au petit village de Roville. Près de 400 personnes sont formées en vingt ans par Dombasle. Les anciens élèves se rassemblent dans la "Société Rovillienne" qui comprend 283 adhérents à son apogée c'est-à-dire vers 1850. Beaucoup de ces élèves restent très attachés à Dombasle à qui ils écrivent pour rendre compte de leurs progrès dans la conduite des domaines dont ils ont la charge. Dombasle publie leurs lettres. Ainsi les Annales de Roville deviennent-elles le moyen d'échanger les

informations et de propager les leçons de toute une communauté vouée à l'étude des choses de la terre.

Tout cela est remarquable car, à l'époque, il n'existe pas en France d'autre école d'agriculture digne de ce nom. Roville est incontestablement la première de toutes. Elle va d'ailleurs être rapidement imitée.

D'abord, en 1825, Auguste Bella, personnage remarquable, ancien militaire et passionné d'agriculture, vient visiter Roville. Il est accompagné d'Antoine Rémy Polonceau, ancien élève de l'École Polytechnique, et Ingénieur en Chef du Département de la Seine. Les deux hommes font leur profit de tout ce qu'ils voient. Bella va bientôt fonder Grignon qui est la plus ancienne de nos Écoles Supérieures d'Agronomie encore en activité. Polonceau, qui est proche du pouvoir, c'est-à-dire des ministres de Charles X, facilitera l'opération d'implantation à Grignon et obtiendra la participation de l'État. Dombasle est d'ailleurs assez mécontent. Il se sent en quelque sorte dépossédé de sa position prépondérante concernant l'enseignement agricole. Il écrit que l'établissement projeté par Bella pourrait, tout aussi bien, se situer à Roville. Mais les dirigeants de la capitale tiennent, bien entendu, à ce que la nouvelle école soit créée près de Paris. Grignon ouvrira ses portes en 1828.

Ensuite, parmi les élèves de Dombasle, figure un certain Jules Rieffel. Or celui-ci va bientôt s'illustrer en défrichant de fortes étendues de landes, en Loire-inférieure. Puis il fonde à cet endroit l'école de Grand-Jouan. Mais celle-ci, déplacée à Rennes en 1895, deviendra une École supérieure d'agronomie, toujours en exercice de nos jours.

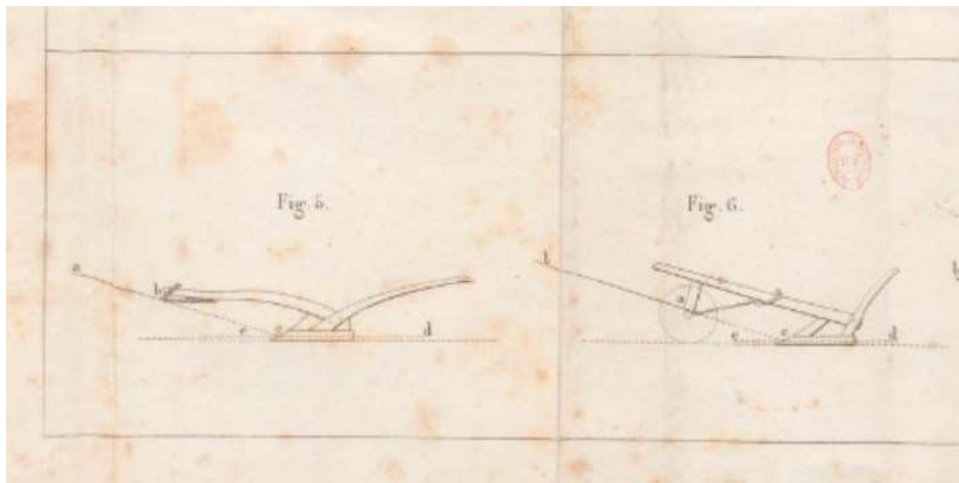
Enfin, il ne faut pas oublier Césaire Nivière. Cet homme va créer à Montluel, dans l'Ain, au début de 1842, une école d'agriculture, ensuite transférée à Montpellier pour devenir celle que l'on connaît. Nivière ne visita probablement pas Roville. Mais il y envoya deux de ses tous premiers étudiants, un peu pour apprendre et beaucoup pour voir comment le système de Dombasle fonctionnait !

Au total, la formation agricole proposée par Dombasle est novatrice, utile et suivie. Dombasle apparaît donc comme le fondateur du mouvement qui va conduire, entre 1828 et 1842, sur la base d'initiatives privées, à la création de l'enseignement supérieur agronomique moderne.

La fabrique d'instruments aratoires

On sait que Dombasle avait transféré à Roville l'atelier de perfectionnement d'instruments aratoires qu'il avait primitivement installé à Vandœuvre-lès-Nancy. Or cet atelier va connaître un exceptionnel développement. La production la plus représentative et la plus diffusée est une charrue sans roues. Dombasle s'est aperçu que le train avant de la plupart des charrues entraîne une importante dépense d'énergie. Avec un instrument sans roues, un labour de sept pouces (vingt centimètres) est réalisé sans fatigue par deux chevaux alors qu'il en faut quatre et

parfois six avec une charrue munie de roues. L'explication de ce phénomène mécanique curieux sera trouvée plus tard. En fait, les roues appuient sur le sol pour compenser un défaut de réglage se traduisant par une tendance à l'enfoncement du soc. L'équilibre est rétabli lorsque la pression sur le sol devient suffisante. Mais il est évident que cela se paie par une forte résistance à l'avancement. Au contraire, avec une charrue sans roues, on ne peut tricher : le réglage doit être parfait. Cette charrue doit se maintenir en ligne très naturellement, sans tendance ni à sortir de terre, ni à s'enfoncer, ni à riper vers la droite ou la gauche. Dombasle réussit à mettre au point un tel instrument réglable, léger et très maniable. La résistance à l'avancement est en conséquence faible. Cela permet d'économiser l'achat et l'entretien de plusieurs animaux de trait. Tous ceux qui essaient l'appareil sont bien vite convaincus de ses qualités. De plus, le prix de cette charrue peu sophistiquée est attractif : soixante francs environ soit trois ou quatre hectos de blé seulement. Des clients se manifestent dans toute la France. La charrue Dombasle, que certains appellent déjà la "Dombasle", va conquérir le Pays. Au début de 1826, l'atelier de Roville a déjà vendu sept cents charrues de ce type. En fait, c'est la fabrique d'instruments qui sauve de la faillite toute l'entreprise de Roville.



La Charrue Dombasle (BNF-Gallica)

Dans les premières années de fonctionnement de l'atelier, les clients sont obligés d'attendre leur livraison pendant plusieurs mois. Puis des efforts sont faits pour obtenir une certaine industrialisation des procédés de fabrication. En 1828 Dombasle écrit : *"Ce n'est que depuis peu de temps que j'ai pu obtenir assez d'uniformité dans le travail pour que tous les écrous qui entrent dans la construction d'un instrument puissent servir indifféremment à toutes les vis du même calibre, et pour que la même clé serve à tous les écrous"*. Plus tard Dombasle passe de l'âge droit (l'âge est l'axe de la charrue qui transmet la traction et porte aussi le soc et les poignées de maintien) à un âge courbe, plus difficile à fabriquer, plus coûteux, mais plus efficace car moins proche du sol et donc moins sujet au bourrage lorsqu'on laboure une terre préalablement fumée en surface. Plus tard encore, il change d'optique, construit un avant-train avec deux roues mais celles-ci sont à demi libres, amovibles et peuvent servir à différents outils de la ferme.

Par la variété des instruments qu'il met au point, par les essais qu'il

fait, par les améliorations qu'il apporte, Dombasle est bien le grand spécialiste des charrues. Cet instrument figurera à ses cotés sur toutes les statues qui lui seront dédiées après sa mort.

La fabrique d'instruments perfectionnés survivra à Dombasle. Elle sera ramenée à son emplacement primitif dans l'ancienne usine de Vandoeuvre. En 1874 elle aura déjà expédié plus de 55.000 outils. Certains seront exportés hors de France, en Amérique, au Brésil, en Asie, et surtout en Afrique ou en Égypte. Si les ventes de la charrue Dombasle ne progressent plus dans le dernier quart du siècle c'est bien parce qu'elle a été imitée et reproduite par de très nombreux constructeurs. Dombasle apparaît donc comme l'un des pères du machinisme agricole.

Dombasle publiciste

Pour que la ferme de Roville soit exemplaire, elle doit être connue des agriculteurs. Dombasle va donc s'efforcer de réaliser des actions publicitaires.

Le 14 juin 1824, il organise à Roville, et pour la première fois en Lorraine, un concours de charrues. C'est l'occasion de démontrer la supériorité de son instrument et aussi d'en offrir un au vainqueur. Le succès est considérable et les visiteurs nombreux. Chaque année, pendant huit ans, un tel concours de charrue est organisé. C'est aussi l'occasion d'exposer d'autres instruments et de vendre des animaux. Dombasle arrête ce type de manifestation après 1831 parce qu'il est partout imité, parce que les concours de charrues sont entrés dans les mœurs et que la diffusion de ses outils et des bonnes méthodes de labours peuvent se faire sans lui.

Par ailleurs, Dombasle reçoit des curieux et des spécialistes de l'agriculture, sans trop de plaisir d'ailleurs, car cela lui prend du temps. Il leur fait visiter la ferme et les invite à partager son frugal repas, constitué essentiellement de légumes récoltés sur la ferme et bouillis.

Les Annales de Roville représentent aussi un bon moyen de faire connaître ses actions. Dombasle y présente des synthèses qui mêlent son expérience, ses lectures et ses réflexions. Il aborde ainsi toutes sortes de sujets : l'amélioration des races de bestiaux, les mécanismes de la nutrition des plantes, l'organisation des assolements etc. Ses articles concernant l'économie agricole, les impôts ruraux ou le commerce international de denrées alimentaires, révèlent un esprit pragmatique, ouvert et parfois visionnaire. Ces Annales seront imitées et plusieurs agronomes créeront par la suite des "Annales agronomiques". Celles-ci auront une périodicité mensuelle. Le mot "annale" a ainsi perdu son sens originel pour devenir, dans la tête des héritiers spirituels de Dombasle, synonyme de "compte-rendu" !

En plus, Dombasle fait un effort considérable pour dialoguer avec les agriculteurs. Il ne laisse aucune demande sans réponse. Certains ont avancé qu'il aurait rédigé 12.000 lettres pendant les vingt ans passés à Roville [WANTZ, 1971] !

Enfin, les meilleurs propagandistes de la ferme exemplaires sont évidemment les élèves de Dombasle, nous l'avons déjà dit. Mais il faut insister : certains stagiaires venaient de très loin et parfois repartaient plus loin encore. La Société rovillienne comprend des adresses en Prusse, Suisse, Italie, Allemagne, Roumanie, Moldavie, Luxembourg et Ile Maurice. Dombasle forma aussi deux Égyptiens qui étaient les neveux du vice-roi Mohammed Ali.

Parallèlement à tout cela, le "Calendrier du bon cultivateur" poursuivait sa carrière en librairie. Dombasle actualisait régulièrement ce petit livre des bonnes techniques agricoles. La huitième édition parut après sa mort, légèrement retouchée par un disciple. En 1846, on comptait déjà plus de 20.000 exemplaires vendus. Mais cela n'était pas fini et il y eut au moins douze éditions, ceci jusqu'à la fin du siècle. En effet, le second gendre de Dombasle, monsieur de Meixmoron, avait repris le flambeau (la fille de Dombasle, Marie-Charlotte, s'était remariée avec celui-ci, après la mort de son premier mari, Busco).

Épilogue

Progressivement, la réputation de Dombasle était devenue considérable. On admirait à la fois son action au service de l'agriculture, ses connaissances ; on respectait son courage et la vie d'ascète qu'il avait choisie de mener. Il reçut de nombreuses distinctions et décorations. Par ailleurs, à plusieurs reprises, la Société des Progrès Agricoles exprima le vœu qu'il soit élevé à la très haute dignité de Pair de France. On dit que le ministre de l'Agriculture était favorable à cette récompense, mais se heurta au refus de Dombasle qui voulait vivre des seuls produits de son agriculture. En fait, l'agronome continuait à écrire ses articles, sans se laisser distraire en aucune façon car il savait sa santé délabrée et ses jours comptés. Quelques mois avant le terme de son bail, c'est-à-dire en octobre 1842, il tomba malade et regagna Nancy, abandonnant définitivement Roville. Il avait semble-t-il payé toutes ses dettes et se retrouvait, après vingt ans, aussi pauvre qu'au départ. Desjobert, député et ancien élève du Maître, l'interrogea alors sur le type de fonction officielle qu'il aimerait occuper, fonction pour laquelle diverses interventions pourraient être faites avec l'aide de la Chambre. Dombasle refusa tout. Il voulait terminer un traité général d'agronomie qu'il avait entrepris. Mais, usé, et ayant sans doute atteint la sérénité que donne le sentiment du devoir accompli, il s'éteignit le 27 décembre 1843, soit quatre mois après la fin du bail. Il avait près de soixante-sept ans.

Ses obsèques eurent lieu le 31 décembre en présence de militaires, en présence de ses amis de la Société centrale d'Agriculture de Nancy et avec la participation de nombreux anciens élèves de Roville.

Les formalités de fin de bail n'étaient pas encore toutes réglées. Bertier intenta un procès au gendre de Dombasle, Monsieur de Meixmoron, dans l'espoir d'obtenir une indemnité. On ne sait pas ce qu'il advint de la procédure. L'exploitation de Roville redevint une ferme tout à fait ordinaire [WANTZ, 1971]. Le village de Roville, privé de sa fabrique d'instruments aratoires et de son principal employeur, perdit beaucoup de son activité et surtout de son prestige.

La Société centrale d'Agriculture organisa une souscription pour ériger une statue à Dombasle. L'Allemagne n'avait-elle pas donné l'exemple en élevant un monument à Thaer ? La ville de Nancy offrit 3.000 francs à condition que la statue soit installée sur une place de la ville. Ainsi fut fait. L'inauguration intervint le 7 septembre 1850, c'est-à-dire sept ans plus tard, sur la place du Collège devenue place Mathieu de Dombasle. L'agronome est debout, une charrue à ses pieds, à quelques pas de sa maison natale du 66 rue Stanislas. Derrière le monument, l'ancien Collège est devenu Lycée Henri Poincaré. Les futurs agronomes qui révisent leurs concours d'entrée dans les grandes écoles d'agronomie fréquentent dans cet établissement la "prépa Mathieu de Dombasle". Le village de Roville rendit aussi hommage à l'agronome en lui érigeant une superbe statue.



Dombasle fut donc un personnage important et reconnu comme tel de son vivant. Il est à la fois un agriculteur de l'ancien temps si on considère qu'il a échoué dans l'augmentation des rendements mais aussi un grand précurseur puisqu'il a introduit le machinisme agricole et initié l'enseignement agronomique. Il est l'agronome principal d'une époque de transition. Son courage et toutes ses qualités, lui attirèrent le respect et l'amitié à la fois des petits paysans et des notables les plus importants. Il a donné à l'agriculture quelques-unes de ses lettres de noblesse. Lors de l'inauguration de sa statue, à Nancy, le président de la Société centrale d'Agriculture de la Meurthe avait dit en particulier : *"Il a su mieux que personne, mieux qu'aucun homme de son époque, sentir tout ce qu'a de grand, d'utile, d'honorable, la profession d'agriculteur"*.



Mais Dombasle, on le sait, n'avait pas eu une bonne fée comme marraine. La mauvaise fée qui s'était penchée sur son berceau et l'avait tant tourmenté par tant de malheurs durant sa vie, se demanda quelle méchanceté elle pourrait encore faire à l'agronome, maintenant mort. Elle eut un ricanement. Elle avait trouvé ! Les Allemands qui envahirent Roville pendant la dernière guerre, manquaient de métaux. Ils s'emparèrent de la statue de Dombasle et la fondirent. On espère, sans trop y croire, qu'ils en firent un instrument agricole...

BIBLIOGRAPHIE

- AGULON M., DESERT G., SPECKLIN R., 1976. Apogée et crise de la civilisation paysanne. In Histoire de la France rurale. Tome 3, 569 p.
- BECUS E., 1874. Mathieu de Dombasle, sa vie et ses œuvres. La Maison Rustique. 118 p.
- BOULAIN Jean, 1992. Histoire de l'Agronomie en France. Collection TEC & DOC. Lavoisier. 392 p.
- CHAPTAL Jean-Antoine, 1823. Chimie appliquée à l'agriculture. Tome 1 : 434 p et tome 2 : 395 p. Imprimerie Huzard, Paris.
- LEGROS J.P. et ARGELES J., 1986. La gaillarde à Montpellier. Ed : Anciens élèves de l'ENSAM. 342 p.
- LE ROY LADURIE E., 1975 De la crise ultime a la vraie croissance. In Histoire de la France rurale. Tome 2, pp. 355-599.
- MATHIEU de DOMBASLE, C.J.A, 1824 à 1832. Annales Agricoles de Roville ou mélanges d'agriculture, d'économie rurale et de législation agricole. Tomes 1 à 8. Paris. Librairies Huzard, Treuzel et Wurtz.
- MATHIEU de DOMBASLE C.J.A., 1837. Annales Agricoles de Roville ou mélanges d'agriculture, d'économie rurale et de législation agricole. Supplément. Paris. Librairie Huzard et Nancy. Librairie Grimblot. 496 p.
- MATHIEU de DOMBASLE C.J.A, 1843. Œuvres diverses : Économie politique, Instruction publique, Haras et remontes. Paris. V' Bouchard-Huzard et Audot. 550 p.
- MATHIEU de DOMBASLE C.J.A, 1846. Calendrier du bon cultivateur ou manuel de l'agriculteur praticien. Paris. Librairies Bouchard-Huzard. Nancy. Grimblot et V Raybois. 8^{ième} édition. 660 p.
- MONTYON et FRANKLIN, 1836. Albrecht Thaer. In Portraits et histoire des hommes utiles. Impr. Paul Renouard. Paris (pas de pagination).
- WANTZ J-M, 1971. Mathieu de Dombasle et la ferme exemplaire de Roville. Mémoire de Maîtrise. Faculté des Lettres de Nancy. N71/136, 154 p.